Moreau, Charles François Jean
Baptiste
Voltaire chez Ninon

VOLTAIRE
CHEZ NINON,
FAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et LAFORTELLE;

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le mercredi 7 mai 1806.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mlle NINON DE L'ENCLOS . . .	Mme Belmont.
M. AROUET, Notaire.	M. Vertpré.
AROUET DE VOLTAIRE, son fils, âgé de quatorze ans	M. Frédéric.
Le Marquis de CHATEAUNEUF, Envoyé à La Haye.	M. Julien.
M. DUJARRY, ancien Maître-de-Quartier au collége de Louis-le-Grand.	M. Fichet.
Le P. PORÉE, jésuite	M. St.-Léger.
GERVAIS, Concierge de Ninon. .	M. Lenoble.
SUZETTE, sa fille	Mlle Arsène.
FIRMIN, garçon de café	M. Lebreton.
Un DOMESTIQUE	

La scène est à Paris, chez Ninon.

Nota. S'adresser, pour la partition des airs de *Voltaire chez Ninon*, au théâtre du Vaudeville.

VOLTAIRE
CHEZ NINON,
FAIT HISTORIQUE.

Le théâtre représente l'intérieur de la bibliothèque de Ninon ; une porte de chaque côté ; une table. Au fond du théâtre un buste de Platon et un buste d'Épicure.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, SUZETTE, FIRMIN.

GERVAIS, *à Suzette.*

A-T-ON préparé l'appartement que Mademoiselle destine au fils de M. Arouet ?

SUZETTE.

Oui, mon père.

FIRMIN.

Monsieur.... écoutez-moi !

GERVAIS.

Je te le répète encore, mon cher Firmin ; je t'aime ; je t'estime ; mais je ne puis t'accorder la main de ma fille.

FIRMIN.

Mes parens vous sont connus ; Suzette et moi nous nous aimons depuis notre enfance.

SUZETTE.

Mon père.....

GERVAIS.

Ma parole est donnée. (*A Suzette.*) Celui à qui je te destine est un homme de lettres. Il a du crédit, et m'a promis de me faire obtenir la pension que je sollicite comme ancien soldat, et que m'ont méritée quarante ans de service.

FIRMIN.

Que ne vous adressez-vous à monsieur de Châteauneuf? c'est un militaire distingué.

GERVAIS.

C'est lui qui m'a présenté chez mademoiselle Ninon, et il croit avoir assez fait pour moi en me procurant ma place de concierge.

FIRMIN.

Eh bien! implorez le crédit de mademoiselle Ninon elle-même.

GERVAIS.

Veux-tu que j'aille importuner celle de qui je tiens mon existence? A son âge elle chérit la retraite; et puis je crains de lui parler.

SUZETTE.

Elle est si bonne!

AIR *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Ninon, malgré ses cheveux blancs,
N'a pas encor changé d'usage,
Et conserve, sur ses vieux ans,
Les dons heureux de son jeune âge.
Par-tout, répandant ses bienfaits,
Le desir d'obliger l'enflamme.
Le temps qui respecta ses traits
N'a pas changé son ame.

FIRMIN.

Si vous parliez à son notaire, M. Arouet : on dit que sa maison est le rendez-vous des gens les plus célèbres.

GERVAIS.

En littérature. Ce ne sont pas ces messieurs-là qui sollicitent et obtiennent des pensions pour des militaires.

FIRMIN.

Peut-être.

GERVAIS.

D'ailleurs, M. Arouet a trop d'occupations, sans compter ses chagrins domestiques.

SUZETTE.

Des chagrins, mon père ?

GERVAIS.

Oui, des chagrins. Il a un fils étourdi, espiègle et malin dont tout le monde parle, et dont il ne veut pas entendre parler ; le jeune Voltaire, enfin.

SUZETTE.

N'est-il pas venu chez Madame ?

GERVAIS.

Sans doute, et rien n'égale l'intérêt qu'elle prend à lui. Il faut pourtant qu'il y ait du bon dans cet enfant-là, puisque Madame l'aime tant.

FIRMIN.

Le jeune Voltaire ? j'en ai beaucoup entendu parler au café de la comédie ; on vante ses dispositions, on cite déjà des bons mots de lui ; tout le monde en fait l'éloge.

GERVAIS.

Tu plairois à Madame, toi ; car un moyen sûr de s'en faire aimer, c'est de lui dire du bien de son jeune protégé.

SUZETTE.

Ah, mon père ! Firmin a du mérite.

GERVAIS.

Pas autant que M. Dujarry.

FIRMIN.

M. Dujarry ? je le connois beaucoup ; il vient souvent au café.

AIR *de la Catacoua.*

S'il faut en croire la chronique,
Toujours citant
Et disputant,
Il se croit un fin politique,
Il se croit un auteur charmant ;
Jamais du poële il ne s'écarte ;
Il lit et commente en lisant.
Ce fou fieffé,
Bien échauffé,
Après avoir rimé, philosophé,
Prend trente villes sur la carte ;
Mais il ne prend rien au café.

GERVAIS.

Tout cela peut être ; mais M. Dujarry s'est engagé à me faire avoir ma pension.

SCÈNE II.

Les mêmes, DUJARRY.

DUJARRY.

Je m'y engage encore : soyez assuré de la vivacité de

mes démarches et de leur prompt succès. Tout me réussit ; j'ai des protections auprès des puissances ; vous serez bientôt pensionné.

GERVAIS.

Ma fille est à ce prix ; mon revenu sera sa dot.

DUJARRY.

Salut, belle Suzette. Que vois-je? c'est le garçon limonadier. *(A part.)* Je lui ai fait de petits emprunts, et je lui dois.....

GERVAIS.

Vous lui devez ?...

DUJARRY.

Beaucoup d'estime.

FIRMIN, *à part.*

C'est bien le moins.

DUJARRY.

Quel honneur pour vous, Mademoiselle, d'être l'épouse d'un homme que l'on va couronner aujourd'hui ! et quelle brillante perspective pour moi !

AIR *du Vaudeville de l'Avare et son ami.*

D'un double triomphe idolâtre,
Au Louvre, où je dois être admis
Pour un prix, quand j'ai su combattre,
De vous j'obtiens un autre prix. (*Bis.*)
Deux fois la gloire que j'envie,
Couronnant mon front en ce jour,
Unit aux myrtes de l'amour
Le laurier de l'académie.

SUZETTE.

Si Monsieur vouloit se contenter du laurier ?

DUJARRY.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

SUZETTE.

Monsieur, je sais bien que vous avez assez d'esprit pour moi, mais je n'en ai peut-être pas assez pour vous.

DUJARRY.

Rassurez-vous.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

En formant ce lien charmant,
Par un accord heureux, ma chère,
Chacun de nous a son talent.
Je ne suis pas le plus savant :
Je sais rimer, vous savez plaire.
Il est des choses entre nous
Que vous pouvez ne pas comprendre ;
Mais je me fais, en bon époux,
Un plaisir (*bis*) de vous les apprendre.

SUZETTE.

Excusez-moi, Monsieur, je ne suis pas curieuse.

DUJARRY.

Aimable ingénuité!

FIRMIN, *à part.*

L'imbécille!

GERVAIS.

Quel homme, quel homme! c'est qu'il ne dit rien comme un autre. (*On sonne.*) Mais Mademoiselle sonne : je vais lui donner le bras.

DUJARRY.

Un mot, M. Gervais : est-il vrai que mademoiselle Ninon consente à donner un appartement au fils de

M. Arouet, dans le cas où son père ne voudroit plus le garder?

GERVAIS.

Je vous conterai cela. (*Il sort avec Firmin.*)

SCÈNE III.

DUJARRY, SUZETTE.

DUJARRY, *à part.*

Ce jeune homme me remplaceroit-il dans mes fonctions de bibliothécaire? Hâtons-nous d'épouser Suzette.

SUZETTE.

J'entends Madame.

SCÈNE IV.

Les mêmes; NINON, GERVAIS, FIRMIN.

NINON.

Mon cher Gervais, vous êtes un fort bon guide, mais cela ne m'empêche pas de regretter votre prédécesseur.

AIR : *Dans ma jeunesse* (de Panard).

Dans ma jeunesse
Les graces m'entouroient,
Les amours me guidoient,
Sur mes pas voltigeoient,
Et des jeux conduisoient
La troupe enchanteresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Sortant d'esclavage,
L'amour, ce volage,

Me laisse en voyage,
Se rit de mon âge,
Et Ninon va
Cahin, caha.

DUJARRY, *bas à Gervais.*

La tête d'or et les pieds d'argile!

NINON.

Bonjour, ma petite Suzette.

DUJARRY.

Madame, à son lever, veut-elle me permettre de lui réciter mes vers?....

NINON.

Dans un autre moment, mon cher Dujarry.

GERVAIS.

Oserai-je présenter à Madame mon gendre futur?

NINON.

Dujarry épouse la fille de mon concierge?

DUJARRY.

L'amour égale tout. Jupiter se fit cygne pour plaire à Léda.

SUZETTE.

Apparemment Jupiter en étoit aimé.

NINON.

Et vous ne paroissez pas l'être.

DUJARRY.

La modestie!....

GERVAIS.

Madame, ma fille est prête à suivre ma volonté.

NINON.

Ah, mon ami! ne prononcez jamais ce mot-là devant moi. En amitié je ne connois que la franchise, en amour que la liberté.

FIRMIN, *vivement.*

Ah, Madame! comment! ....

NINON, *à Gervais.*

Voilà le préféré. Ces jeunes gens se conviennent, et vous voudriez gêner l'inclination de votre fille? Croyez-en mon expérience : si l'hymen vient quand on l'appelle, l'amour vient quand il lui plaît.

DUJARRY.

J'observerai à Madame.....

NINON.

Nous en reparlerons. J'ai l'esprit préoccupé. J'avois écrit à mon notaire, M. Arouet; je suis surprise de n'en pas recevoir de réponse. Dujarry, connoissez-vous son fils?

DUJARRY.

Beaucoup, Madame; j'ai été son maître-de-quartier au collége de Louis-le-Grand.

NINON.

On m'a présenté cet enfant; j'ai été étonnée de la vivacité de ses reparties, et sur-tout de l'érudition qu'il m'a montrée.

DUJARRY.

Il a quelque facilité qu'on prend pour de l'esprit.

NINON.

Il promet beaucoup.

DUJARRY.

Rien d'étonnant : à son âge je promettois bien davantage.

FIRMIN, *à part.*

Et, cependant....

DUJARRY.

D'ailleurs, Quintilien dit qu'une belle aurore n'annonce pas toujours un beau jour.

NINON.

Laissez là Quintilien.

DUJARRY.

Primo, le jeune Arouet a peu de mémoire.

NINON.

Tant mieux, il ne citera pas.

DUJARRY.

AIR *du Vaudeville des Visitandines.*

Lorsque l'on prétend à la gloire,
Des Grecs empruntant le secours,
Il faut être, et l'on peut m'en croire,
En état de citer toujours.

NINON.

Mes sentimens sont loin des vôtres;
Ici je dois vous arrêter:
On se fait rarement citer
Quand on cite toujours les autres.

DUJARRY.

Ne s'avise-t-il pas de composer, à quatorze ans, des vers où l'on remarque une imagination déréglée! Il me trompera bien s'il fait jamais un poète.

NINON.

Prenez-y garde, il est homme à vous tromper.

SCÈNE V.

Les mêmes; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Arouet, et monsieur le marquis de Châteauneuf.

NINON.

Faites entrer. *(A Suzette.)* Laissez-nous. Dujarry; vous pouvez rester.

SCÈNE VI.

NINON, M. AROUET, DUJARRY, LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

AIR *de la Contredanse de la Maréchale.*

Est-on
D'humeur volage,
Est-on d'humeur sauvage,
Le plaisir nous engage
A venir chez Ninon.
Aimable enchanteresse!
On reçoit à sa cour
Des leçons de sagesse
Et des leçons d'amour.

Est-on
D'humeur volage,
Est-on d'humeur sauvage,
Le plaisir nous engage
A venir chez Ninon.

NINON.

Toujours gai, marquis.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Quand je vous vois.

M. AROUET.

Pardon, Madame, si je me suis fait attendre.

NINON.

Vous m'apportez les clauses de mon testament ?

M. AROUET.

Oui, Madame.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Votre testament, Ninon ! y pensez-vous ?

AIR *de la Dansomanie* (de Doche).

Il n'est pas temps de nous quitter;
Remettez encor le voyage;
Qui voudroit sitôt profiter
De votre brillant héritage ?
Et quand vous légueriez, hélas !
Votre esprit, vos graces légères,
D'honneur, vous ne trouveriez pas
D'exécuteurs-testamentaires.

NINON.

Mon ami, une femme doit quitter le monde quand l'amour l'a quittée.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Comptez-vous pour rien l'amitié ?

AIR : *L'hymen est un lien charmant* (de Léonce).

Quand l'Olympe, assemblé jadis,
Des jeux vous ouvrit la carrière,
L'aimable reine de Cythère,
Pour guide, vous donna son fils.

Dans ce joli pélerinage
Ce dieu vous menoit au bonheur ;
Il vous quitte, c'est bien dommage :
Mais regrettez peu ce volage ;
Car l'amour a chargé sa sœur
D'achever pour lui le voyage.

NINON.

Il m'est bien doux, Marquis, de le finir avec vou. Mais M. Arouet semble rêveur.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Ce n'est rien, ce n'est rien. (*Bas à Ninon.*) Les Jésuites ont renvoyé son fils.

NINON.

Je le sais.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mais je m'en charge.

NINON.

Vous ?

DUJARRY, *à M. Arouet.*

Si Monsieur a des chagrins, on pourroit l'en distraire, et j'ai sur moi....

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Cette jeunesse est inconcevable. Figurez-vous qu'il a deux fils ; l'un se livre aux controverses des jansénistes, et l'autre ne rêve que poésie.

M. AROUET.

Oui, Madame.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Dans leur délire académique,
Méprisant mes sages leçons,
L'un veût faire un poëme épique,
L'autre composer des sermons.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

A ses projets chacun s'oppose,
Et tous les deux ont leur travers ;
Enfin l'un déraisonne en prose
Quand l'autre déraisonne en vers.

NINON.

Que deviendra donc le jeune Arouet?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon page. Son père m'en laisse la conduite ; et comme le roi m'envoie à La Haye, je l'emmène avec moi.

NINON.

La Fontaine a raison : *tout marquis veut avoir des pages. (A M. Arouet.)* Et vous consentiriez à vous en séparer?

M. AROUET.

Après sa sortie du collége, je ne dois plus le recevoir.

NINON.

J'entends du bruit.

M. AROUET.

C'est son professeur.

SCÈNE VII.

Les mêmes ; LE P. PORÉE.

M. AROUET.

Ah, Monsieur! vous venez sans doute m'apprendre les torts de mon fils, vous venez l'accuser.

LE P. PORÉE.

Non, je viens le défendre.

M. Arouet.

Mais il me semble que ses fautes.....

le P. Porée.

Tiennent à son esprit : son cœur en est exempt. Eh ! qui peut le juger mieux que moi ? Ce jeune homme unit à la frivolité de son âge la maturité de la raison ; aussi léger dans ses loisirs qu'attentif dans ses études, il commente les satires d'Horace, et s'en permet une contre ses maîtres. A-la-fois sensible et mordant, frivole et penseur, toutes les sciences et tous les jeux ont des attraits pour lui ; et, pour me servir d'une de ses expressions :

« Tout art a son hommage et tout plaisir l'enflamme. »

Ninon.

Tout plaisir l'enflamme ! je me reconnois là.

le P. Porée.

Rien ne peut vous donner une idée plus avantageuse de notre jeune élève que son porte-feuille.

M. Arouet.

Que contient-il donc ?

le P. Porée.

Le premier acte d'Œdipe.

Air *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Jadis, privé de sa couronne,
Loin de Thèbe Œdipe banni
Etoit guidé par Antigone ;
Voltaire le guide aujourd'hui.
Et, pour trouver enfin la route
Du temple qu'un héros chérit,
Cet illustre aveugle, sans doute,
Ne pouvoit être mieux conduit.

DUJARRY.

Une tragédie à quatorze ans !

LE P. PORÉE.

Il contient encore des plans de comédie, et des notes sur Mahomet.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Des notes sur Mahomet ! il fera un excellent militaire.

LE P. PORÉE.

Enfin le premier chant du poëme de la Ligue.

NINON.

Du poëme de la Ligue !

M. AROUET.

Quoi ! vraiment, il oseroit faire?....

LE P. PORÉE.

Un poëme épique. Rien ne semble impossible à notre écolier.

DUJARRY.

Un poëme épique !

LE P. PORÉE.

Son audace me plaît et ses progrès m'étonnent; devant lui je me garderois bien de tenir ce langage, cet enfant est trop sensible à la louange; mais tout me porte à croire qu'il acquerra quelque jour une grande célébrité.

M. AROUET.

L'indulgence peut-elle vous aveugler à ce point !

LE P. PORÉE.

Non, ce n'est point un jeune homme ordinaire.

NINON.

Ah ; Monsieur ! livrez-vous aux brillantes espérances que donne votre fils ; n'étouffez point ses talens précoces ; n'arrachez point une fleur qui promet des fruits si beaux.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Des fleurs ; il en croît par-tout.

M. AROUET.

Tant d'autres carrières lui sont ouvertes : que ne prend-il un état utile ! que n'aspire-t-il à devenir avocat !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Quel destin peut être plus beau !
Pourquoi ce jeune téméraire,
Sûr de réussir au barreau,
Aux Muses cherche-t-il à plaire ?
Elles ont peu de favoris ;
Et n'est-ce pas une folie
De fuir le palais de Thémis
Pour l'antichambre de Thalie.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon cher Arouet, il vaut mieux gagner une bataille que de perdre un procès, et je me charge de son avancement.

NINON.

On vient.

LE P. PORÉE.

C'est lui.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, VOLTAIRE.

NINON.

AIR *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Que vois-je ? c'est Voltaire !
Ah ! mon cœur le défend.
Je veux servir de mère
A cet aimable enfant.

M. AROUET.

Après pareille étourderie
Osez-vous venir chez Ninon ?

VOLTAIRE.

On a vu souvent la Folie
Etre admise chez la Raison.

Ensemble.

LE P. PORÉE.

Calmez votre colère,
L'amitié le défend;
Et je veux rendre un père
A cet aimable enfant.

NINON.

Calmez votre colère,
L'amitié le défend ;
Nous voulons rendre un père
A cet aimable enfant.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Je veux servir de père
A cet aimable enfant,
Et du jeune Voltaire
Faire un page charmant.

M. AROUET.

Qu'il craigne ma colère :
En vain on le défend.
Faut-il être le père
D'un si coupable enfant !

VOLTAIRE, *à son père d'un air carressant.*

Injustement banni par mes professeurs, le serai-je encore par mon père ?

M. AROUET.

Injustement !

DUJARRY.

Injustement !

VOLTAIRE, *gaîment.*

D'abord, ils vouloient que je fusse jésuite, et puis....

AIR *nouveau de Wicht*, ou *d'un Epoux chéri la tendresse* (d'Ad. et Clara).

Une mauvaise tragédie
Qu'ils nous ont fait représenter,
Devoit, disoient-ils, me flatter
Comme un ouvrage de génie.
Ce drame, qu'ils trouvoient charmant,
Devoit m'attendrir et me plaire ;
Ils vouloient que j'en fisse autant;
Et ne m'ont renvoyé, vraiment,
Que pour avoir fait le contraire. (*Bis.*)

DUJARRY.

Une mauvaise tragédie ! une tragédie en vers latins ! Porsenna ! Je jouois Horatius-Coclès.

M. AROUET.

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

VOLTAIRE.

La tragédie d'Œdipe. Oh ! vous verrez, mon père.

NINON.

N'avez-vous pas commencé un poëme épique ?

VOLTAIRE.

Oui, sans-doute, Madame, pour que la France en ait un.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

L'amant de Gabrielle
Fixe tous les regards ;
Il n'a quitté sa belle
Que pour le champ de Mars.
En retraçant sa vie,
  Franc troubadour,
Je peindrai son génie
  Et son amour.

M. AROUET.

Chanter Henri quatre ! quelle témérité !

NINON.

Dites plutôt quel noble enthousiasme !

VOLTAIRE.

Mais qui vous a dit tout cela?

LE P. PORÉE.

C'est moi.

VOLTAIRE, *avec sentiment.*

Ah ! je vous reconnois bien là, mon ami ; toujours indulgent pour mes essais, vous m'éclairez par vos leçons et me guidez par vos conseils ; mais si jamais Voltaire obtient quelque succès, il n'oubliera pas qu'il vous en doit une partie.

NINON.

L'aimable enfant !

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Le joli page !

VOLTAIRE, *avec explosion.*

Ah, Madame ! ah, mon père ! A propos, vous ne savez pas.

M. AROUET.

Quelque nouvelle folie ?

VOLTAIRE.

J'ai concouru pour le prix de l'Académie.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Il ne doute de rien.

DUJARRY, *à part.*

Tout le monde s'en mêle.

VOLTAIRE.

Ecoutez.

« Heureux le roi que la couronne
» N'éblouit point de sa splendeur ;
» Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
» Ose être humble dans sa grandeur ;
» Qui, donnant aux rois des exemples,
» Au Seigneur élève des temples,
» Des asiles aux malheureux ;
» Dont la clairvoyante justice
» Démêle et confond l'artifice
» De l'hypocrite ténébreux. »

LE P. PORÉE.

Bien, mon ami !

NINON.

Quand on fait de pareils vers à quatorze ans, que ne fera-t-on pas à quarante !

DUJARRY.

C'est bien, très-bien ; mais je vais vous réciter....

NINON, *à M. Arouet.*

Ah, Monsieur ! quel fils vous avez-là !

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Redoutez même ses succès,
Ils pourroient n'être qu'éphémères;
Pour peser de grands intérêts
Ses balances sont trop légères.
Quand on reçoit encor des lois,
A commander peut-on prétendre ?
Au lieu de régenter les rois (*bis.*),
Qu'il s'occupe de les défendre.

VOLTAIRE, *au P. Porée.*

J'aime encore mieux les chanter.

DUJARRY.

S'il avoit mes moyens....

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Je vous quitte, Madame.....

LE P. PORÉE, *à Voltaire.*

Je vais à l'Académie.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Et cours tout disposer pour notre départ.

NINON, *à part.*

Et moi pour l'empêcher. Mais peut-être veut-il voyager : il faut m'en éclaircir. *(Haut.)* M. Arouet, voulez-vous bien passer dans mon cabinet, vous y trouverez les notes qui vous sont nécessaires.

M. AROUET.

Oui, Madame.

NINON.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant* (de Sophie).

Ce boudoir fut de mes secrets
Long-temps le seul dépositaire;

Et quand j'y fis quelques billets;
Je pris l'amour pour secrétaire.
Si quelquefois, légèrement,
J'y terminai plus d'une affaire,
Il ne s'y passe maintenant
Que des actes devant notaire.

SCÈNE IX.

NINON, VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

Ah, Madame! que de bontés! et comment vous exprimer ma reconnoissance?

AIR *du Vaudeville d'Arlequin musard.*

Contre les erreurs du jeune âge
Vous n'armez point votre raison.
Vous admirer est mon partage:
Voltaire est aux pieds de Ninon.

NINON, *le relevant.*

Entre nous quelle différence!
Une voix secrète me dit
Que c'est un siècle qui commence
Devant un siècle qui finit.

VOLTAIRE.

On ne remplace pas toujours ceux à qui l'on succède.

NINON, *à part.*

Sachons s'il veut rester à Paris.

VOLTAIRE, *avec sentiment.*

Me voilà donc chez Ninon, cette femme si célèbre: quels souvenirs s'offrent à mon esprit!

NINON, *gaîment.*

Hélas! j'en suis aussi réduite aux souvenirs.

VOLTAIRE, *avec gaîté.*

Ah ! la jolie bibliothèque ! les beaux livres ! Boileau, Lafontaine !

NINON.

Tous ces ouvrages m'ont été donnés par leurs auteurs.

VOLTAIRE.

Un Molière !

NINON.

C'est ici, en ma présence, qu'il composa, avec Boileau, la burlesque réception du Malade imaginaire.

VOLTAIRE.

Et Corneille ! *(Il monte sur la table).*

NINON.

Etourdi, que faites-vous ?

VOLTAIRE.

Tout ce que je peux pour atteindre Corneille.

NINON.

Donnez-vous le temps.

VOLTAIRE.

Que d'auteurs illustres ! O mes maîtres ! quand pourrai-je marcher sur vos traces ?

NINON.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Ah ! si notre siècle a vu naître
Ces phénomènes éclatans,
Combien on doit chérir le maître
Qui sut protéger les talens !
Ce héros du siècle où nous sommes
Pour modèle sera cité ;
C'est, appuyé sur ces grands hommes,
Qu'il s'offre à la postérité.

VOLTAIRE, *regardant les bustes.*

Que vois-je! Platon, Epicure! c'est la première fois qu'ils sont si près l'un de l'autre.

NINON.

AIR *du Vaudeville des Vélocifères.*

Platon m'entraîne malgré moi;
Il est vertueux, mais sauvage.
D'Épicure on chérit la loi:
S'il est plus tendre, il est moins sage.
Pour moi, du champ de la raison,
L'amour dirigeant la culture,
A côté des fruits de Platon
Fait naître les fleurs d'Épicure.

VOLTAIRE.

Vous devez être contente du jardinier.

NINON.

Parlons raison, enfant. On vouloit faire de vous un jésuite, et maintenant on veut en faire un page.

VOLTAIRE.

Oui, Madame : je fuyois une robe de moine, on me fait endosser un habit militaire.

NINON.

Et vous ne voulez....

VOLTAIRE.

Ni de l'une ni de l'autre.

NINON.

Le voyage de Hollande ne vous offre donc aucun attrait?

VOLTAIRE.

J'aimerois mieux faire une campagne à la Bastille.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Si l'on s'illustre par la guerre,
On s'illustre aussi par les arts ;
Et le dieu qu'au Pinde on révère
Promet des lauriers comme Mars.
Sans doute la gloire m'éveille ;
Mais je me sens plus décidé
A servir sous le grand Corneille
Qu'à servir sous le grand Condé.

NINON.

Que comptez-vous donc faire?

VOLTAIRE.

Je veux obtenir de ma plume l'honneur que d'autres ont obtenu de leur épée.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Brûlant desir, tourment de l'ame,
Quel feu divin vient m'embraser !
Dans la noble ardeur qui m'enflamme
Je me sens prêt à tout oser.
Des Muses j'aperçois l'asile
Où nul profane n'ose entrer ;
Mais plus l'accès est difficile,
Plus il est beau d'y pénétrer.

NINON.

On n'éprouve pas de pareils desirs sans avoir la source du génie.

VOLTAIRE, *regardant la bibliothèque.*

Ils y ont pénétré, ceux-là, et vos conseils.....

NINON.

Dites mon attachement : je leur ai dû mes plus beaux jours.

AIR *de la Belle Marie*, ou, *Une fille est un oiseau.*

Traitant l'amour sans pitié,
Dans le cours d'un long voyage,

A ce dieu je fus volage,
Mais fidelle à l'amitié.
Quand Lachâtre, Labruyère,
Gourville et Lasablière,
Villarceaux, Condé, Molière,
Pour d'autres lieux sont partis,
L'amitié qui me regarde
Vient m'avertir que je tarde
A rejoindre mes amis.

VOLTAIRE.

Bon! Madame; devez-vous songer à tout cela?

AIR *du Vaudeville de la Belle Marie.*

J'aperçois sur vos traces
Les roses du printemps;
Et pour Ninon les graces
Ont endormi le temps.

NINON.

Employant un moyen contraire
Pour faire éclore les talens,
Apollon a fait à Voltaire
Devancer la marche des ans.

Ensemble.

VOLTAIRE.

J'apercois sur vos traces
Les roses du printemps;
Et pour Ninon les graces
Ont endormi le temps.

NINON.

Je crois voir sur vos traces
Se fixer les talens,
Et la troupe des graces
Presser le char du temps.

Chaque mot de cet enfant me confirme dans la haute opinion que j'ai de lui. Allons trouver son père, et si je puis empêcher son départ, j'emporterai au tombeau l'idée que j'ai conservé un grand homme à la France.

SCÈNE X.

VOLTAIRE, *seul.*

Quel beau projet! vouloir me faire militaire! moi qui ai dans la tête une tragédie et un poëme épique; envoyer une muse au bivouac! Envérité, je ne sais pas à quoi pense mon père. Si pourtant je trouvois moyen de lui prouver qu'un poète peut être utile.....

SCÈNE XI.

VOLTAIRE, SUZETTE.

SUZETTE, *à part.*

Le voilà seul. Si j'osois.... Oh! oui, il faut oser; il a l'air si gentil!

VOLTAIRE.

Une jeune fille! Que cherchez-vous, Mademoiselle?

SUZETTE.

Un jeune militaire, le page de monsieur le marquis de Châteauneuf.

VOLTAIRE.

Ah! l'on me donne déjà cette qualité.

SUZETTE.

C'est vous, Monsieur? Pardon si je vous interromps; mais c'est pour vous prier de me rendre un service.

VOLTAIRE.

Un service! tout le monde vous en demanderoit.

SUZETTE.

Mon père veut me marier à un certain monsieur Du-

jarry, parce qu'il lui a promis de lui faire avoir sa pension d'ancien militaire.

AIR *du Vaudeville de la Fille en loterie.*

Prendre un mari qu'on n'aime pas,
Cet hymen n'offre point de charmes;
Et du sort qui m'attend, hélas!
En secret, je verse des larmes.

VOLTAIRE.

Chacun voudroit les voir cesser;
Et des yeux semblables aux vôtres
Des pleurs qu'on leur a fait verser
Peuvent se venger sur bien d'autres.

SUZETTE.

Si Monsieur avoit la bonté, lui qu'on dit qui a tant d'esprit, de m'écrire une petite requête pour monseigneur le Dauphin?

VOLTAIRE.

Eh bien!

SUZETTE.

Je pourrois peut-être, par ce moyen, devancer monsieur Dujarry, et obtenir la pension.

VOLTAIRE, *à part.*

Bon! voilà l'occasion que je cherchois.

SUZETTE, *à part.*

Il se consulte.

VOLTAIRE.

Oui, mon enfant; je vous promets..... Mais ce monsieur Dujarry vous déplaît donc beaucoup?

SUZETTE.

Je serois bien fâchée d'épouser un poète.... Je ne dis pas cela pour vous.

VOLTAIRE.

Oh! cela ne me fâche pas.

SUZETTE.

Je n'aime point les auteurs.... à moins qu'ils ne vous ressemblent. Ce monsieur Dujarry me forceroit d'entendre ses vers ; il voudroit peut-être que j'en fisse autant. Moi, je n'y entendrois rien d'abord, au lieu qu'avec Firmin.

VOLTAIRE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Firmin n'est donc pas un auteur ?

SUZETTE.

Il a mérité ma tendresse.
Tout son talent est dans son cœur ;
Son cœur est tout à sa maîtresse.
Aimer toujours, voilà sa loi ;
Ce qui m'est d'un heureux augure.
Il n'a pas plus d'esprit que moi,
Et j'en rends grace à la nature.

VOLTAIRE.

Elle est bien naïve. Mais le temps presse ; mettons-nous à l'ouvrage. *(A Suzette.)* C'est pour monseigneur le Dauphin?

SUZETTE.

Oui : pour Monseigneur.

VOLTAIRE, *se mettant à la table.*

Il faut le louer, car la louange est le chemin du cœur. Mais comment le célébrer dignement?

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Des dieux la bonté favorable
Autrefois prit soin d'enfanter,
Après un héros admirable,
Un poète pour le chanter.

Ce siècle, en miracles fertile,
Pour nous n'est pas encor perdu :
Puisque nous retrouvons Achille,
Homère nous sera rendu.

Le motif m'encourage ; écrivons.

AIR: *Je regardois Madelinette* (du Poète satirique).
Servir la beauté, l'innocence,
Désarmer un père en courroux,
Des arts lui montrer la puissance,
Pour moi cet espoir est bien doux.

SUZETTE, *à part.*
Voyez pourtant comme il s'escrime !
Des femmes, l'auteur peu jaloux,
Court toujours après une rime,
Et ne court jamais après nous.

Ensemble.

VOLTAIRE.
Servir la beauté, etc.

SUZETTE.
Si je pouvois, par sa puissance,
Désarmer un père en courroux,
Firmin auroit la préférence ;
Ah ! combien mon sort seroit doux !

VOLTAIRE.
Lorsqu'aujourd'hui de la vieillesse
L'enfance réclame les droits,
Le grand prince à qui je m'adresse
Pourra-t-il entendre ma voix ?

VOLTAIRE, *lui donnant la requête.*
Tenez, Mademoiselle.

SUZETTE, *après avoir parcouru le papier.*
Ah, Monsieur ! que d'obligations !

Reprise.
Servir la beauté, etc.

(Suzette sort.)

SCÈNE XII.

VOLTAIRE, DUJARRY.

DUJARRY.

Suzette et le jeune Voltaire !... (*A part.*) N'oublions pas que je suis l'envoyé du marquis de Châteauneuf.

VOLTAIRE, *à part.*

C'est Dujarry, mon ancien maître de quartier; prenons ma revanche.

DUJARRY.

Ah! vous voilà, mon petit ami; on parle beaucoup de vous ici : on dit que vous êtes poète.

VOLTAIRE.

On dit bien que vous croyez l'être.

DUJARRY.

Osez-vous donc vous comparer à moi? Oubliez-vous que j'ai été couronné deux fois à l'Académie ?

VOLTAIRE.

Vous avez eu ce malheur-là, je le sais.

DUJARRY.

Monsieur de la Mothe me distingue.

VOLTAIRE.

C'est un homme qui voit de loin.

DUJARRY.

Il estime mes poésies.

VOLTAIRE.

Je le crois bien, il n'aime que la prose.

DUJARRY.

Monsieur, monsieur de la Mothe est l'auteur de la dernière traduction d'Homère, et si on ne la trouve pas bonne, ce n'est pas sa faute.

VOLTAIRE.

Oh! sans doute; c'est celle de l'original.

DUJARRY.

D'ailleurs il vient de répondre aux critiques.

AIR: *La résistance est inutile* (du Poète satirique).

Voulant, par ses œuvres complètes,
Fixer sa réputation,
Il a, de ses lettres secrètes,
Fait la première édition.

VOLTAIRE.

Ce sont bien ses lettres secrètes,
Si secrètes que, pour lecteur,
Elles n'ont que leur imprimeur
Et le monsieur qui les a faites.

DUJARRY, *à part.*

Ce jeune homme à des reparties; mais remplissons ma mission. (*Haut.*) Mon ami, si vous m'en croyez, vous renoncerez aux lettres; les fleurs qui croissent au Parnasse sont entourées de chardons.

VOLTAIRE.

Vous y avez passé, et cela me rassure.

DUJARRY.

Monsieur, voudriez-vous me donner un ridicule?

VOLTAIRE.

Moi, Monsieur! je vous laisse faire.

DUJARRY.

Ce ton me surprend.... mais.... c'est un enfant. Mon bon ami, nous devons tous deux prendre une route différente.

VOLTAIRE.

Je l'espère bien.

DUJARRY.

La carrière des lettres m'appartient, celle des armes vous est ouverte; les Muses m'appellent, Mars vous réclame.

VOLTAIRE.

Et nous ne répondons ni l'un ni l'autre.

DUJARRY.

Parbleu! pour vous prouver le contraire, je veux vous réciter ma dernière production.

VOLTAIRE.

Monsieur, monsieur, j'ai quitté le collége, on ne me met plus en pénitence.

DUJARRY.

Quand vous la connoîtrez.... Ecoutez toujours. *(Il lit.)*

« Que des poles glacés jusqu'aux poles brûlans ».

VOLTAIRE, *riant.*

Des poles brûlans, des poles brûlans!

DUJARRY.

Ah, mon Dieu! quelle faute! il a raison; mais après tout ce n'est qu'une erreur de physique; cela regarde l'académie des sciences, et je n'ai concouru que pour l'académie française.

VOLTAIRE.

Je ne crois pas qu'il y ait là des poles brûlans plus qu'ailleurs.

DUJARRY.

Il outrage jusqu'à l'Académie.

AIR : *Frère Jean à la cuisine.*

De cet enfant satirique
On vante ici les talens,
Et de son humeur caustique
On aime les traits mordans.
Ce défaut,
En un mot,
Fait que Ninon le renomme.
Mais s'il devient un grand homme,
Parbleu ! je ne suis qu'un sot.

VOLTAIRE, *à part.*

Je voudrois que l'un fût aussi sûr que l'autre.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, M. AROUET.

DUJARRY.

Venez, Monsieur, venez, votre fils se rit de mes conseils. On diroit vraiment qu'il a plus d'esprit que moi; peut-être, serez-vous plus heureux. *(A part.)* Allons obtenir de Ninon son consentement à mon mariage. *(A Voltaire.)* Adieu, Monsieur, je n'oublierai pas vos épigrammes. *(Il sort.)*

SCÈNE XIV.

VOLTAIRE, M. AROUET.

M. AROUET.

Des épigrammes, mon fils ! abjurez ce genre-là.

VOLTAIRE.

Je l'abjure avec vous.

M. AROUET.

Prenez-y garde, l'esprit le plus facile est aussi le plus dangereux. Mais parlons d'objets plus importans. Mademoiselle Ninon prend beaucoup d'intérêt à vous.

VOLTAIRE.

Je cours l'en remercier.

M. AROUET.

Restez. Songez, mon fils, combien de prétendus beaux esprits, pour avoir voulu devenir Corneille, n'ont été que des Pradon. Il peut vous en arriver autant. Et d'ailleurs, qui vous a dit, Monsieur, que vous étiez poète ? Est-ce à quatorze ans ?....

VOLTAIRE.

Je suis jeune, il est vrai....

M. AROUET.

Il est impossible de lui parler raison.

VOLTAIRE.

Tenez, mon père.

AIR : *Dorilas contre moi des femmes.*

Ne marchons point d'un pas timide,
Enfans de Mars et d'Apollon ;
C'est en prenant un vol rapide
Qu'on parvient à se faire un nom.
Remplis d'espérance et d'audace,
Elançons-nous sans réfléchir :
Le temps qu'on perd à mesurer l'espace
Auroit suffi pour le franchir.

M. AROUET, *à part.*

Il m'étonne malgré moi.

SCÈNE XV.

Les mêmes, NINON, M. DUJARRY.

NINON.

Mon jeune ami, j'ai obtenu de votre père que votre départ seroit différé.

VOLTAIRE.

Ah, Madame ! je vous verrai donc plus long-temps.

DUJARRY, *à part.*

Je voudrois qu'il fût déjà loin.

NINON.

Rassurez-vous, il ira.

M. AROUET.

Je n'ai rien à vous refuser, Madame ; mais aussitôt que l'Académie aura décerné le prix....

VOLTAIRE.

Puisse-t-elle ne le décerner jamais.

DUJARRY.

Un moment, je ne renonce pas à mes droits.

NINON.

Voltaire a les siens aussi.

DUJARRY.

Lui, qui raille monsieur de Lamothe, qui plaisante le directeur de l'Académie ?

NINON.

Cela ne l'empêchera pas d'en être quelque jour.

AIR : *Chaque nuit, mon ame abusée* (de Cassandre aveugle).

Quand une Agnès devient victime
D'un séducteur trop aguerri,
La loi, pour réparer son crime,
Le force d'être son mari.
C'est de même à l'Académie :
Sur elle, on se plaît à gloser ;
Mais celui qui la calomnie
Finit souvent par l'épouser.

DUJARRY.

Madame, on ne peut pas faire de bons vers quand on se moque de l'Académie.

NINON.

Non ; mais on peut se moquer de l'Académie quand on fait de bons vers.

M. AROUET.

J'aperçois monsieur le marquis de Châteauneuf.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF.

DUJARRY.

Il vient sans doute me prendre pour aller au Louvre.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

J'en sors à l'instant.

NINON.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

L'arrivée de monseigneur le Dauphin avoit fait devancer l'heure de la séance académique.

DUJARRY.

Je n'y étois pas !

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Et l'on a proclamé vainqueur....

TOUS.

Qui?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Monsieur Dujarry.

TOUS, *excepté Dujarry.*

Dujarry !....

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

J'ai quitté la séance pour venir vous en instruire.

DUJARRY, *d'un air suffisant.*

Et de trois.

NINON, *à Dujarry.*

Vous paroissez peu sensible à cet honneur.

DUJARRY.

J'ai l'habitude de la gloire ; c'est la troisième couronne que monsieur de Lamothe me donne, et je l'accepte...

VOLTAIRE.

Comme accoutumé à de pareils présens.

DUJARRY.

M. de Lamothe me devoit cela ; j'ai fait par-tout son éloge.....

VOLTAIRE.

Et vous en recevez le prix.

M. AROUET.

L'événement, Madame, a trompé votre attente,

SCÈNE XVII.

Les mêmes; LE P. PORÉE.

LE P. PORÉE.

Embrassez-moi, mon cher Voltaire; on vous a refusé le prix; mais vous avez obtenu le premier accessit.

TOUS.

Le premier accessit!

M. AROUET.

Mon fils!

VOLTAIRE.

Un accessit, j'ai un accessit! C'est bien dommage que Monsieur ait eu le prix.

LE P. PORÉE.

Rassurez-vous; après la lecture des deux ouvrages, des applaudissemens unanimes vous ont vengé.

AIR *du Vaudeville de Florian.*

Si vous n'avez que la moitié
D'une aussi belle réussite,
C'est que l'on donne à l'amitié
Ce que l'on refuse au mérite.
Mais si Dujarry, par erreur,
Avec un talent loin du vôtre,
Obtient le prix de la faveur,
Le public vous a donné l'autre.

DUJARRY.

Que dites-vous? Comment! la lecture de ma pièce?

LE P. PORÉE.

Vos poles brûlans ont glacé tous les auditeurs.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF, *à part.*

Ceci pourroit bien déranger mes projets; hâtons notre départ. (*Haut.*) Allons, mon ami, mes équipages sont

prêts, nous partons; dans huit jours, à La Haye, nous voguerons sur les canaux de la Hollande: cela est moins dangereux que de monter Pégase.

LE P. PORÉE, *à Ninon.*

Eh, quoi! Madame!....

VOLTAIRE.

Mon père!....

NINON, *à M. Arouet.*

Monsieur!....

DUJARRY, *à part.*

Bon! il partira.

VOLTAIRE.

Ah, Madame! il faut donc vous quitter?

NINON.

AIR *du Vaudeville du Jaloux malade.*

Rassurez-vous, mon cher Voltaire,
Quelque part qu'on guide vos pas,
Cette gloire qui vous est chère
Ne vous abandonnera pas.
Dans l'exil et dans la retraite,
Par-tout le talent se produit;
Et la gloire est une coquette:
Elle s'attache à qui la fuit.

LE P. PORÉE, *à M. Arouet.*

Rien ne peut-il donc vous fléchir, Monsieur? vous voulez priver son pays et son siècle des lumières....

M. AROUET.

Eh, Monsieur! de quelle utilité peut être un poète?

SCÈNE XVIII et dernière.

Les mêmes, GERVAIS, SUZETTE, FIRMIN.

GERVAIS.

Ah, Messieurs! ah, Madame! l'admiration.... la joie.... Ma fille, tombons à ses genoux.

DUJARRY.

Que faites-vous, Gervais?

M. AROUET.

La vieillesse aux genoux de l'enfance!

GERVAIS.

La reconnoissance aux pieds du bienfaiteur.

NINON.

Qu'entends-je?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Expliquez-vous.

GERVAIS.

Monseigneur le dauphin sortoit de l'Académie, ses gardes l'entouroient; le nom de Voltaire que l'on venoit de proclamer m'a servi de passe-port pour arriver jusqu'à lui; aussitôt je lui ai remis le placet que ce jeune homme a composé pour moi, et je lui ai récité ces vers que mon cœur a retenus :

« Digne fils du plus grand des rois,
» Son amour et notre espérance,
» Vous qui, sans régner sur la France,
» Régnez sur le cœur des Français,
» Souffrez-vous que ma vieille veine,
» Par un effort ambitieux,
» Ose vous donner une étrenne,
» Vous qui n'en recevez que de la main des dieux.
» On a dit qu'à votre naissance
» Mars vous donna la vaillance,
» Minerve la sagesse, Apollon la beauté;
» Mais un dieu plus puissant que j'implore en mes peines,
» Voulut aussi me donner mes étrennes
» En vous donnant la libéralité ».

TOUS.

AIR : *Ah! le tour est joli* (de Mlle Arnould).

Ah! ces vers sont charmans,
Et de nos sentimens

Ils offrent l'image fidelle.
D'un héros ce sont bien les traits.
On peint toujours avec succès
Quand on admire son modèle.

GERVAIS.

Monseigneur a ordonné que je fusse porté sur-le-champ sur l'état des pensions, et m'a fait compter vingt louis d'avance.

M. AROUET.

Viens, mon fils; je m'applaudis de t'avoir donné le jour.

VOLTAIRE, *embrassant son père.*

Vous voyez bien que les vers sont bons à quelque chose.

DUJARRY, *à part.*

Cela va mal pour moi.

NINON, *à M. Arouet.*

Ne résistez plus à des preuves si évidentes, Monsieur, laissez-le suivre l'impulsion de son génie; déjà les Muses l'attendent; du haut du Parnasse elles étendent vers lui des palmes et des couronnes; c'est la littérature, c'est la France entière qui vous le demande par ma voix.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon cher Arouet, je vous rends votre parole et votre fils; il me paroît plus fait pour marcher sur les pas de Sophocle que sur ceux d'Alexandre.

NINON.

Monsieur le notaire, vous avez rédigé mes dernières volontés; vous voudrez bien ajouter aux clauses testamentaires, que je lègue au jeune Voltaire les livres qui composent ma bibliothèque, et de plus, 2000 francs pour la completter.

M. AROUET.

Ah, Madame ! que de bontés ! *(A son fils.)* Sois donc poète, j'y consens.

GERVAIS, *à Voltaire.*

Monsieur, vous avez assuré la dot de ma fille ; mais il vous reste encore à choisir son époux.

DUJARRY, *à Suzette.*

Mademoiselle, j'ose espérer que, parfumé de l'encens du Pinde.... *(A Voltaire.)* Protégez votre camarade.

SUZETTE, *à Voltaire.*

Monsieur, je vous en prie, que ce ne soit pas celui qui fait des vers.

VOLTAIRE.

Laissez-moi faire, je connois le préféré. Mes enfans, je vous unis.

SUZETTE et FIRMIN.

Mon père....

GERVAIS.

Je ratifie son choix.

DUJARRY.

Comment, M. Gervais ! vous qui m'aviez promis....

GERVAIS.

Je n'ai rien à refuser à M. de Voltaire.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon cher Voltaire, vous voilà dégagé envers moi ; mais n'oubliez pas que vous contractez envers Ninon l'obligation de devenir un grand homme.

VOLTAIRE.

Je tâcherai d'acquitter ma dette.

NINON.

Je suis tranquille. Il ne mourra pas insolvable.

VAUDEVILLE.

LE P. PORÉE, *à Voltaire.*

AIR *nouveau de M. Doche.*

Tu vas frapper tous les regards ;
Mais pour répandre ta lumière
Dans la carrière des beaux-arts,
Que le goût te guide et t'éclaire.
La gloire t'ouvre le chemin ;
Et ton talent qui vient d'éclore
Brillera jusqu'à ton déclin,
Si j'en juge par son aurore.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

J'ai vu dans dans le siècle dernier
S'éclipser l'astre de Turenne.
De nos jours un jeune guerrier
Remplace ce grand capitaine.
Tout est prévu par le destin ;
Et lorsqu'en secret je déplore
Du siècle passé le déclin,
Du nôtre j'admire l'aurore.

SUZETTE.

On dit que, par plus d'un succès,
Voltaire obtiendra les suffrages ;
Il faudra placer ses bienfaits
A la tête de ses ouvrages.
Il a fixé notre destin ;
Et notre hymen, dont il s'honore,
Rappellera sur son déclin
Le bien qu'il fit à son aurore.

M. AROUET.

On peut encor, sur le retour,
Fixer les plaisirs trop volages ;
Le bonheur est comme l'amour,
Il appartient à tous les âges.

Le soir, pour nous, vaut le matin
Quand un fils chéri nous honore,
Et réchauffe notre déclin
Du feu brillant de son aurore.

VOLTAIRE.

Ninon, par un accord heureux,
Au regard fin, au doux sourire,
Unit mille dons précieux
Pour nous fixer sous son empire.
Possédant le secret divin
D'enchaîner tous les cœurs encore;
Elle surpasse, à son déclin,
Plus d'une belle à son aurore.

DUJARRY.

J'espérois qu'au sacré vallon
Phébus me nommeroit son frère,
Les doctes sœurs leur nourrisson,
Vénus son premier secrétaire.
L'erreur n'a duré qu'un matin;
Et ma gloire, hélas! s'évapore.
Pourquoi faut-il que mon déclin
Soit aussi près de mon aurore?

NINON, *au public.*

Aux seuls amis de la chanson
Notre auteur aspirant à plaire,
Près du grand âge de Ninon
Met le jeune âge de Voltaire.
Applaudissez à son dessein,
Et quelquefois venez encore
Près d'une belle, à son déclin,
Voir un grand homme à son aurore.

FIN.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre - Sarrazin, n°. 11.

